

Théâtre

Ste-Marie-d'en-Bas

Saison 2007/2008

Oh les beaux jours



de Samuel Beckett

Mis en scène par Diden Berramdane

du 13 novembre au 2 décembre 2007

Oh les beaux jours

Texte de

Samuel Beckett

Mise en scène

Diden Berramdane

**du 13 novembre
au 2 décembre 2007**

du mardi au samedi à 20h30

le dimanche à 17h

relâche le lundi

avec

Winnie **Marie-Pierre Cascalès**

Willie **Alain Girod**

Décors, costumes, lumières et son

Diden Berramdane

Une création de la

Compagnie Diden Berramdane

Samuel Beckett commence l'écriture de "**Happy days**" en 1960. La pièce est publiée en 1961 à New-York. Traduite en français par l'auteur en 1962, elle est publiée en 1963 aux Editions de Minuit. En octobre 1963, **Madeleine Renaud** crée « **Oh les beaux jours** » à Venise, puis à Paris.

Oh les beaux jours

**« Les mots vous lâchent, il est des moments
où même eux vous lâchent. Pas vrai, Willie ?**

**Pas vrai, Willie, que même les mots
vous lâchent par moment ?**

**Qu'est-ce qu'on peut bien faire alors,
jusqu'à ce qu'ils reviennent ? »**

Samuel Beckett – in OH LES BEAUX JOURS

Encore une journée divine!

Au milieu d'un paysage de désert brûlé, une sonnerie stridente retentit. **Winnie**, se réveille et vaque à ses occupations sous le soleil du zénith. Elle a le corps enterré dans le sable jusqu'au dessus de la taille puis jusqu'au cou. Bien qu'absorbée progressivement par la terre, elle se sent légère et feint d'ignorer son ensablement. Avec une innocence gracieuse, elle prie, se prépare, discourt, fredonne, se plaint, se remémore des bribes de souvenirs, et fait l'inventaire de son sac et de ses objets familiers.

Elle s'adresse à son tendre ami **Willie**, que l'on aperçoit à peine et qui pousse de temps en temps quelques grognements. **Winnie** s'accommode de son malheur avec grâce et joue à s'imaginer qu'elle vit de beaux jours.

Elle bavarde à petits coups, prie, raconte, chantonne et se souvient, recense ses derniers maux et ses derniers biens avec la souriante sérénité de celle qu'une grâce singulière a visité : ce qui nous paraît enfer lui est tout-venant, un mot de **Willie** est une joie, un jour sans mourir est un beau jour.

Jeux de mots et calembours, coups de soleil et de théâtre, jamais, sans doute, **Beckett** n'a été si drôle, c'est à dire si cruel. Comme le dit **Winnie** à son invisible interlocuteur, quand elle se sent si légère que seule sa prison de terre semble l'empêcher de s'envoler : « *La gravité, Willie, j'ai l'impression qu'elle n'est plus ce qu'elle était.* »

Samuel Beckett

Samuel Beckett

Né en 1906 à Dublin

Écrit et publie dès 1929 des poèmes, nouvelles et romans

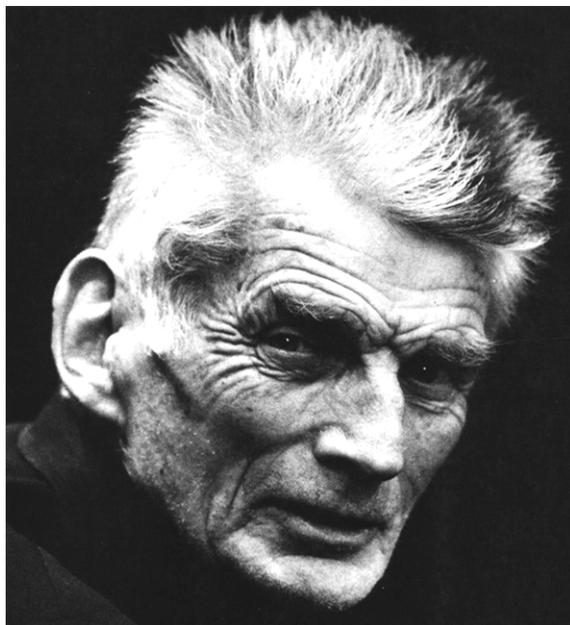
S'installe à Paris en 1937

Il est l'auteur :

- De romans, notamment, « **Molloy** », « **Watt** », « **Murphy** », « **Malone meurt** », « **L'innommable** »
- De pièces de théâtre, notamment, « **En attendant Godot** », « **Fin de partie** », « **La dernière bande** », « **Comédie** », « **Oh les beaux jours** », « **Pas** »
- de pièces écrites pour la radio et la télévision
- d'un film

Prix Nobel de littérature en 1969

Il meurt à Paris en 1989



Lorsqu'il publie **Happy Days**, traduit par **Oh les beaux jours**, en 1961 à New York, **Samuel Beckett** est déjà salué comme un grand écrivain et dramaturge irlandais. Fidèlement soutenues par **Jérôme Lindon**, le directeur des Éditions de Minuit et par **James Joyce**, ses pièces **Fin de Partie**, **Tous ceux qui tombent**, **La Dernière Bande** et surtout **En attendant Godot**, mis en scène par **Roger Blin** à Paris en 1953, ont déjà suscité beaucoup d'intérêt et de passions contradictoires. **Comédie** (1963) et **Comédie et actes divers** (1964) confirmeront le talent de cet homme dont l'œuvre dépouillée et profondément désespérée n'est pas privée d'une certaine ironie face à l'absurdité de la condition humaine et sa difficulté à communiquer.

Auteur de nombreux romans, récits et pièces radiophoniques, **Samuel Beckett** obtient le prix Nobel de Littérature en 1969 et s'éteint en 1989 en laissant derrière lui une oeuvre d'avant-garde qui le place au rang des dramaturges les plus fréquemment interprétés dans le monde.

Pour moi, le théâtre n'est pas une institution morale comme l'entend Schiller. Je ne veux ni instruire les gens, ni les rendre meilleurs, ni les empêcher de s'ennuyer. Je veux mettre de la poésie dans le théâtre, une poésie en suspens dans le vide et qui prenne un nouveau départ dans un nouvel espace. Je pense en dimensions nouvelles et fondamentalement je ne m'inquiète pas que l'on puisse ou non me suivre. Je serais incapable de donner les réponses que l'on espère. Il n'y a pas de solutions faciles.

Samuel Beckett

L'univers scénique de Samuel Beckett

A plus d'un titre, **Samuel Beckett** est un cas, une exception, un astre rare ou inconnu du monde des lettres et du spectacle. Un monde qu'il dépasse tellement de par son exigence et son humanité, qu'on le verrait plutôt du côté de la mystique.

On sent bien la difficulté, sinon l'impossibilité de parler de Beckett avec justesse et précision, à vouloir exprimer par des mots ce que l'on ressent, ce que l'on pressent devant lui. Pas étonnant qu'une œuvre aussi concentrée, aussi réduite à l'essentiel et qui tend vers le silence, ait donné lieu à tant de commentaires.

Beckett est l'écrivain qui de son vivant a suscité le plus grand nombre de commentaires de toute l'histoire de la littérature: des bibliothèques entières. Comme un texte sacré qu'on n'en finirait pas de déchiffrer.

S'il nous échappe ainsi, c'est qu'on cherche toujours à en extraire des idées, alors qu'il s'adresse davantage au cœur qu'à l'intelligence. Là réside un des malentendus: on a voulu faire de **Beckett** un philosophe, le réduire à une "métaphysique" (de l'absurde, du néant), alors qu'il est d'abord fondamentalement un poète. Impitoyable, Beckett nous dépouille de tout, il nous met à nu, il nous roule dans la même farine: boue, sable. Il fait de nous des éclopés, des marginaux, des enterrés, derniers restes d'humanité, derniers rescapés d'un monde dévasté, mort.

Pour conquérir cette absolue liberté de ton et de vision, il avait largué toutes les amarres (y compris celles de sa langue maternelle), choisi tous les exils et toutes les solitudes, n'écrivant sous aucune espèce d'injonction (ni celle de l'idéologie, ni celle de la morale ordinaire, ni de la mode, ni du succès), attentif à ne capter que sa propre voix, venue d'on ne sait où.

Est-il pour autant l'auteur "noir", "désespéré", qu'on s'est plu, qu'on se plaît parfois encore à dire? Il est aussi piquant, soit dit entre parenthèses, que le siècle d'Auschwitz et du reste, puisse faire grief à un auteur comme **Beckett** d'être noir. Comme s'il n'était pas un des rares, un des seuls qui ait eu le courage, la force, le pouvoir, de construire une œuvre sur des cendres, des décombres, dans une Apocalypse au quotidien. Comme si à travers sa Voix, il ne nous parlait pas de nous, intimement, de notre monde, de notre histoire, sans pompes ni abstractions.

L'espoir chez **Beckett** n'est pas une marchandise, pas une denrée vendue ou soldée, il est inscrit au cœur de l'œuvre dans son exigence, son impitoyable volonté. Dans son refus de tous les mensonges, de toutes les facilités, de toutes les tricheries, de toutes les illusions. Dans la perfection de l'œuvre, dans sa nécessité. Dans cette exigence de vérité qui le pousse à tout affronter, de l'effondrement, de la mort, de manière sauvage, sans garde-fou aucun, un saint de l'écriture.

Il s'incarne dans une fraternité, un courage, un credo qui lui appartiennent en propre et dont le narrateur de "**L'innommable**" se fait l'écho: "Il faut dire des mots jusqu'à ce qu'ils me disent, jusqu'à ce qu'ils me trouvent(...) Il faut continuer, je vais continuer." Tout **Beckett** se trouve entre ce "Je ne peux pas continuer, je continue: le conflit entre l'impossibilité et la nécessité.

"L'univers scénique de Samuel Beckett"

par **Pierre Chabert**

Beckett, l'incroyable désir

L'amour, pensé comme ce dont sont capables un « bourreau » et « une victime », est le sujet de la plupart des pièces de **Beckett** et il faut d'abord remarquer que le couple, ou la paire, en sont l'unité de base. **Willie** et **Winnie** dans « *Oh les beaux jours* », **Hamm** et **Clov**, flanqués de **Nagg** et **Nell** dans « *Fin de partie* », **Vladimir** et **Estragon**, flanqués de **Pozzo** et **Lucky** dans « *En attendant Godot* ».

Là est peut-être du reste la singularité du théâtre de **Beckett**. Il n'y a théâtre qu'autant qu'il y a dialogue, discord et discussion entre deux personnages... si on a souvent comparé ses duettistes à des clowns, c'est justement que déjà au cirque, on ne se soucie pas de situations ou d'intrigues, d'exposition ou de dénuement, mais d'un inventaire immédiat, fortement physique, des figures extrêmes de la dualité (qui trouve son symbole dans l'opposition de l'auguste et du clown blanc)

De ce point de vue, **Beckett** est indiscutablement, seul grand écrivain de ce siècle à l'être, dans une tradition majeure du théâtre comique : duettistes contrastés, costumes décalés, suite de numéros plutôt que développement d'une intrigue, trivialités, injures et scatologie, parodie du langage élevé, singulièrement du langage philosophique, indifférence à toute vraisemblance, et surtout acharnement des personnages à persévérer dans leur être, à soutenir contrevents et marées un principe de désir, une puissance totale, que les circonstances semblent à tout instant rendre illégitime ou impossible.

Le handicap n'est pas une métaphore pathétique de la condition humaine. Le théâtre comique grouille d'aveugles libidineux, de vieillards impotents acharnés à suivre leurs passions, de domestiques-esclaves roués de coups, mais triomphants, de jeunes gens stupides, de boiteux mégalomanes...

C'est dans cet héritage carnavalesque qu'il faut situer **Winnie**, enterrée jusqu'au cou, et qui vante le beau jour que c'est, ou **Hamm**, aveugle, paralytique et méchant, qui joue jusqu'au bout, âprement, sans défaillance, son incertaine partie, ou le duo de **Vladimir** et **Estragon** qu'un rien divertit et relance, éternellement capables qu'ils sont « d'être au rendez-vous ».

Il faut jouer **Beckett** dans la plus intense drôlerie, et c'est alors qu'on voit surgir ce qui se fait est la vraie destination du comique, non pas un symbole, non pas une métaphysique déguisée, encore moins une dérision, mais un amour puissant pour l'obstination humaine, pour l'incroyable désir, pour l'humanité réduite à sa malignité et à son entêtement.

Alain Badiou
Beckett, l'incroyable désir

Diden Berramdane et Samuel Beckett

Depuis 1987, **Diden Berramdane** explore l'œuvre de **Beckett** dont il a monté les principales pièces : « *En attendant Godot* » en 1987 et 1998, « *Fin de partie* » en 1995, « *Oh les beaux jours* » en 1996, « *Pas* » et « *La dernière bande* » en 2002.

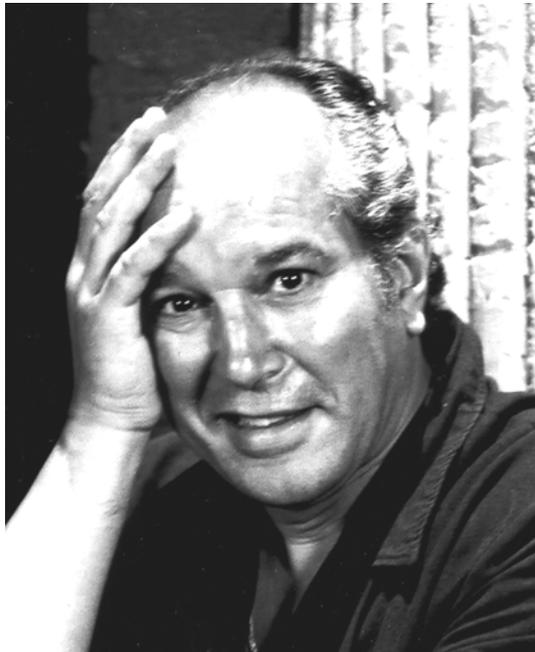
Cet engouement pour **Beckett** peut surprendre chez un homme de théâtre dont on connaît le goût pour des œuvres baroques comme « *Escorial* » de **Michel de Ghelderode**, « *Le roi se meurt* » de **Ionesco**, « *Fando et Lis* » de **Arrabal** ...

Toutefois, jouer **Beckett**, c'est jouer superlativement, dans tous les sens du terme et **Diden Berramdane** le fait à sa manière qui donne au visuel et au sonore une place importante.

Ses mises en scène se fondent dans l'univers de l'auteur. Dans ce théâtre qui place l'acteur au centre, l'écrit et les indications sont respectées à la lettre, simplement, il apporte une tonalité, une atmosphère, une musicalité particulière. Il exploite en particulier les potentialités comiques du texte sans choisir pour autant la voie du burlesque.

L'interprétation des comédiens donne aux textes de **Beckett** une énergique et angoissante résonance et met en évidence cet "incroyable désir": l'obstination vitale d'une humanité qui refuse l'anéantissement.

Diden Berramdane



Comédien, metteur en scène, peintre, musicien, fondateur de la **COMPAGNIE DIDEN BERRAMDANE**.

Formation au Conservatoire d'Art Dramatique de Grenoble et à l'Ecole des Beaux-Arts d'Oran et de Grenoble. Première création théâtrale en 1973 parallèlement à une carrière de peintre entamée dès 1970 (expositions à Paris, Genève, Grenoble, Thonon...).

En 1974, il rencontre Georges Lavaudant et participe à l'aventure du **THEATRE PARTISAN** puis du **CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DES ALPES** jusqu'en 1982.

Il est comédien dans **Le Roi Lear** de Shakespeare en 1974 et 1977, **Lorenzaccio** de Musset en 1975, **Œdipe-Roi** de Sophocle en

1976, **Les Cannibales** de Georges Lavaudant en 1979 et 1982, **La rose et la hache** d'après Shakespeare en 1980.

En 1976, il fonde sa compagnie de théâtre. Il met en scène, joue, crée les décors, les costumes, les lumières et les musiques de ses spectacles.

Il écrit ses propres textes, **Requiem pour un maure** en 1985 qui reçoit l'Aide à la Création Dramatique du Ministère de la Culture, **Eden Fakir** en 1989.

Il adapte le **Don Quichotte** de Cervantès en 1984 avec soixante comédiens et **Othello** de Shakespeare en 1991.

Il met en scène les auteurs contemporains, **Escorial** de Michel de Ghelderode en 1992, **Cinq pièces à louer** de Jean Tardieu en 1994, **Du vent dans les branches de sassafras** de René de Obaldia en 1997, **Le roi se meurt** de Ionesco en 1999, **Histoire du soldat** de C.F. Ramuz et Igor Stravinsky en 2001, **Il suffit de peu** de Martine Drai en 2005, **Fando et lis** de Fernando Arrabal en 2006.

En 1987, il rencontre l'œuvre de Beckett dont il monte les pièces les plus importantes, **En attendant Godot** en 1987 et 1998, **Fin de partie** en 1995, **Oh les beaux jours** en 1996, **Pas** et **La dernière bande** en 2002.

En 2004, il met en scène une version théâtrale et musicale de **Pierre et le Loup** de Prokofiev avec 15 musiciens et 7 comédiens.

Depuis 1986, il dirige le Théâtre Ste-Marie-d'en-Bas.

Extraits de presse

En attendant Godot -1987

"Les éléments réunis par Berramdane pour cette mise en scène forment un ensemble très rare dans lequel les phrases simples, fondamentales de Beckett résonnent, terribles." **La vie Mutualiste**

"Dans ce théâtre qui place l'acteur au centre, la mise en scène regorge de trouvailles qui dépassent le stade de la simple bonne idée ,mais prennent une dimension dramatique. (...) Puissance et chaleur, c'est ça le théâtre de Diden." **Libération - Pierre Bala**

Fin de partie - 1995

"Une fin de partie que l'on ne voudrait pas voir venir... Un quatuor d'acteurs puissants et d'une fragilité émouvante à la fois. Un jeu d'une justesse implacable (...) Un grand, un superbe moment de théâtre." **Le Dauphiné Libéré - Brigitte Coingt**

"Au texte magistral de Samuel Beckett se combine un décor épuré. Mais dont la simplicité même semble grandiose. Précise, la mise en scène s'efface derrière les personnages auxquels les comédiens prêtent vie plus qu'ils ne jouent. Grandiose et démesuré jusqu'à l'excellence." **Vaucluse matin - Karine Prost**

Oh les beaux jours - 1996

"Diden Berramdane, une fois encore, a réussi à donner à cette pièce toute sa profondeur et son authenticité. Du très grand théâtre." **Le Dauphiné Libéré - Véronique Giardina**

En attendant Godot -1998

"Il faut se dépêcher d'aller explorer le vide de Beckett: Diden Berramdane lui donne une énergique et angoissante résonance (...) Diden met l'homme, ses interrogations, ses angoisses, mais aussi son désir obstiné de continuer au cœur de sa mise en scène. Cela donne , entre le plaisir et l'angoisse, un beau moment de théâtre ». **Le Dauphiné Libéré - Jean Serroy**

Pas suivi de La dernière bande – 2002

« Et puis, il y a la musique exacte de Beckett, restituée par un virtuose.(...) Terrible nostalgie qui nous pénètre et nous étreint (...) » **Les affiches de Grenoble - Chrysale**

« Diden Berramdane continue de servir majestueusement l'œuvre d'un homme perpétuellement aux prises avec une lucidité malade. » **Le Dauphiné Libéré – Catherine Hubert**

Mardi 8 mai 2007

THÉÂTRE "Oh les beaux jours" de Beckett par Diden Berramdane jusqu'au 13 mai

L'Ensablée vive

GRENOBLE

Lorsque l'aube se lève, dans un jeu d'éclairage qui progressivement fait sortir la scène de l'ombre, Winnie, comme voulu par les indications de Beckett, est déjà dans le sable jusqu'à mi-corps.

Mais, à mesure que la lumière se fait et que les ombres glissent sur le monticule, l'idée — lumineuse — de la mise en scène de Diden Berramdane apparaît. Cette dune, où le personnage est ensablé, elle est hérissée de formes rocheuses qui dessinent des crânes, des têtes de morts gisant dans la poussière. Dans l'énorme sablier du temps, c'est un tumulus mortuaire qui se dresse, quasiment un ossuaire, et la pauvre Winnie aura beau faire, son destin est déjà scellé dans la pierre funéraire.

À partir de là, Marie-Pierre Cascalés — une vraie trouvaile — peut bien donner à la vieille petite bonne femme tout son côté mutin,

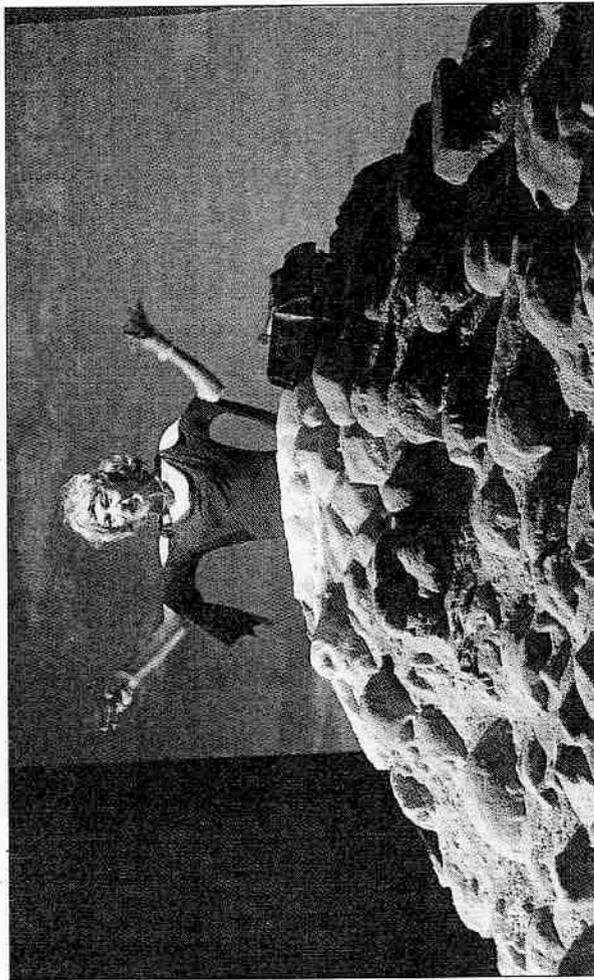
laisse pointer de plus en plus le pathétique, avec sa voix frêle et enfantine de vieille poupée usée et son rire qui se transforme en rictus. Willie — Alain Girod, partenaire idéal dans une partition tout en borborymes — sort une dernière fois du caveau.

Mais Winnie, déjà, n'est plus qu'un gisant, qu'un finale étoilé de grand cimetière sous la lune, avec effets de lumière et musique déchirante de Brel disant en vain "Ne me quitte pas", qui vient figer dans l'éternité. Reste dans l'oreille la petite chanson douce qu'elle a entonnée, comme un ultime hymne à la vie, et comme un résumé du moment fort de théâtre qu'on vient de passer ici : « Heure exquisite, qui nous grise... »

Jean SERROY

PRATIQUE

"Oh les beaux jours" de Samuel Beckett, mise en scène de Diden Berramdane. Théâtre de Sainte-Marie d'en-Bas à Grenoble, jusqu'au 13 mai, à 20 h 30 en semaine et à 17 h le dimanche. Réservations : 04 76 54 66 38.



Diden Berramdane revient à Beckett, dans une mise en scène sobre et lumineuse de "Oh les beaux jours", qui en met à nu toute la dérision tragique. Photo Marc GREINER/Le DL

déballer sans relâche le contenu de son sac, la brosse à dents, le dentifrice, le rouge à lèvres, la loupe, en attendant le Browning. — fugitive tentation d'en finir —, et le mignon bibi qu'a rendu célèbre Madeleine Renaud ; elle peut bien y aller, brave petite Mère Cou- rage, de tous ses petits arrangements avec la vie, et surtout avec la mort : rien jusqu'au cou, sa petite tête frêle dépassant seule du grand sablier qui va l'engloutir.

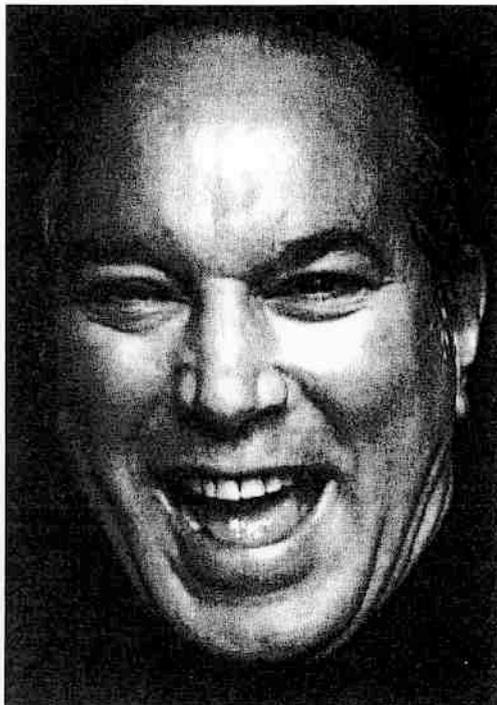
La mise en scène, donnant au texte de Beckett toute sa force à la fois dérisoire et tragique, l'enserre dans un

La comédienne, alors,

« OH LES BEAUX JOURS » À SAINTE-MARIE-D'EN-BAS

Eternal Beckett

Après *Pas* et *La dernière bande* en 2003, Diden Berramdane en revient à ses fondamentaux en remontant *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett.



Diden BERRAMDANE, directeur du théâtre Sainte-Marie-d'en-Bas, ne se lasse jamais de le répéter : malgré son goût prononcé pour les œuvres baroques comme *Le roi se meurt* de IONESCO ou plus récemment *Fando et Lis* d'ARRABAL, Samuel BECKETT a toujours représenté pour lui un véritable génie du xx^e siècle. C'est donc en toute logique que depuis plusieurs années, on retrouve dans son parcours les traces de cette admiration pour le dramaturge irlandais, quitte à revenir sur certains de ses textes fondateurs. Ainsi, ce printemps, il se penche de nouveau sur *Oh les beaux jours* (qu'il avait adapté il y a onze ans) comme il avait, en 1998, replongé avec délectation dans le pot de confiture d'*En attendant Godot*, également onze ans exactement après une première mise en scène. Il faut dire que la matière théâtrale offerte par le prix Nobel de littérature a de quoi plaire : mettant en scène la lutte tragique de l'humain face à son destin, elle est à la fois d'une profondeur inégalée et d'une drôlerie

désespérée. À ce titre, *Oh les beaux jours* est sans doute l'un des textes les plus cruels et les plus drôles de BECKETT. Comme souvent, on y retrouve un duo, ici Winnie et Willie. Un couple qui prend la forme d'une relation entre un bourreau et une victime, d'autant que l'un d'entre eux est dans une situation étonnante : Winnie, le corps enterré dans le sable jusqu'à la taille puis, lentement, jusqu'au cou, tente de vaquer à ses occupations sous le soleil au zénith. S'accommodant de son malheur avec grâce et s'adressant régulièrement à son complice Willie, quasi invisible, elle s'acharne à croire qu'elle vit de beaux jours. « *La gravité, Willie, j'ai l'impression qu'elle n'est plus ce qu'elle était.* » Toute l'ironie désespérée de BECKETT est à retrouver du côté de Sainte-Marie-d'en-Bas.

Du 24 avril au 13 mai au Théâtre Sainte-Marie-d'en-Bas,
38 rue Très-Cloîtres à Grenoble.
04 76 42 01 50.